

Le cinquante-millième jour

par

Pauline Pucciano

Le vieil Arken ouvrit les yeux avec difficulté, comme si ses paupières devaient déchirer tous les matins un voile de plus en plus épais. Il en était ainsi pour les gens de son âge : la mort qui était tenue à distance tout le jour se réfugiait dans ces quelques minutes entre l'éveil et le traitement. Et cela n'était pas mauvais, songea Arken avec philosophie, de se souvenir tous les matins qu'on avait 136 ans. Même s'il était encore meilleur de l'oublier très vite.

Il déplia précautionneusement sa vieille carcasse et se dirigea vers son laboratoire portatif, où il disposa machinalement sa main dans l'orifice prévu à cet effet. La pique ne se fit guère attendre : le prélèvement était presque indolore. La machine traitait ses données biométriques presque instantanément, et composait ce qu'Arken appelait son "menu" grâce à une imprimante 3D attenante. Les résultats s'affichaient sur l'écran de l'appareil, mais cela faisait déjà vingt ans que Arken ne les consultait plus. A quoi bon savoir exactement ce qui se passait dans son propre corps ? Il avait confiance en la technologie médicale, et ne voulait pas perdre de temps avec la maladie. La vie était trop précieuse, et trop courte encore, pour la gaspiller ainsi.

L'imprimante 3D bourdonna, se mit en action et fabriqua une grosse pilule rouge qu'il avala sans tarder. Dans quelques minutes, la fièvre et la viscosité du sang, la faiblesse des membres, les douleurs opiniâtres, le brouillard mental, toutes ces marques de mort disparaîtraient comme par magie, et il serait de nouveau Arken, l'un des Donneurs les plus utiles de la Communauté. Et cela tiendrait bien jusqu'à demain.

De l'autre côté de la fenêtre, le paysage familier offrait son tableau vivant toujours renouvelé. Des écureuils escaladaient avec beaucoup d'irrévérence les statues de l'avenue avant de bondir dans les branches des arbres. Arken avait toujours une provision de munitions à côté de sa fenêtre - marrons et pommes de pins qu'il s'entraînait à lancer pour les faire détalier, mais qu'il réservait parfois, les jours de grande facétie, à des passants qui ne lui revenaient pas. Il se baissait alors comme un gamin, en jurant contre la

raideur de son squelette. Les robots agricoles qui s'activaient sur les façades végétales et les robots cantonniers qui balayaient les feuilles mortes constituaient des cibles plus dangereuses, car ils repéraient immédiatement la source de la nuisance. L'attention d'Arken, qui bombardait distraitemment les écureuils, fut attirée par le mouvement lointain d'un avion et il se demanda ce qui pouvait bien arriver. Il se souvenait des temps déments de son enfance, avant la Grande Décroissance, et du ciel strié de sillons blancs et de vapeurs noires, à l'époque où les hommes se livraient à la fureur de la locomotion. Le ciel aujourd'hui était d'un bleu pâle et pur, et les gens marchaient à pied sur des pavés de pierre.

Arken s'éloigna de sa fenêtre et inspira profondément alors que le médicament produisait ses effets miraculeux. Chaque matin, une renaissance lui était offerte. Et il en éprouvait une telle gratitude qu'il restait souvent là, souriant dans sa solitude. Puis il faisait une toilette voluptueuse et brûlante, avant de sortir, frais et rajeuni. L'un de ses premiers gestes était de se rendre à l'Interconnexion - vaste édifice, somptueusement orné, partagé en deux par un jardin intérieur : l'aile des commensaux, toujours bruissante de murmures et de bruits de couverts, et fumante de parfums de pâtisseries et d'épices, contenait une grande cuisine, ainsi qu'une enfilade de petites salles de restaurant en libre service, où l'on pouvait manger en petit comité, dans des espaces intimes. L'aile de la Connexion, conçue comme une immense bibliothèque ancienne, alignait des terminaux presque à perte de vue dans une salle de pierre qui gardait admirablement la fraîcheur, et dont les vitraux laissaient entrer une pénombre multicolore. Si les commensaux, dans l'autre aile, étaient volubiles et bruyants, ils étaient ici silencieux et solitaires. Le passage de l'un à l'autre était toujours un saisissement. La Grande Décroissance avait vu le déclin puis l'abandon des ordinateurs personnels et autres connexions individuelles, qui avaient accompagné l'époque de l'Individualisme. S'il faisait un effort, Arken se souvenait des petits « smartbots » qui avaient succédé aux smartphones - petites créatures

divertissantes et colorées, qui avaient banni l'ennui des cités - et avec lui, toute forme de pensée... Tout cela semblait si loin. Aujourd'hui, les addictions à la connexion n'étaient plus possibles, et le réseau était redevenu l'esclave des hommes. L'existence humaine, qui avait suffoqué dans l'instantanéité, la communication et le multi-tâches, avait retrouvé son souffle - son rythme lent et erratique, propice à la contemplation, à la pensée, à la création. Plus personne ne se servait des mesures exactes de temps - comme les mesures de masse ou de longueur, les calculs de minutes et d'heures étaient tombés dans le domaine scientifique.

Arken, avant de prendre possession d'un terminal, reconnut son amie Nelsa et la salua chaleureusement. Sans déranger les autres, ils convinrent de se retrouver dans leur salle favorite dans l'aile des commensaux - puis Arken choisit de se connecter au réseau local. Le réseau global ne l'intéressait plus depuis longtemps : sa vie, en s'allongeant, s'était rétrécie, comme un fil prodigieusement étiré, et il n'avait plus d'appétit aujourd'hui pour les grandes questions qui agitaient l'Humanité.

L'Interconnexion locale permettait de mettre en relation les membres de chaque Communauté, une dizaine de milliers d'hommes, tout au plus. Elle était le pivot de toutes les rencontres, de tous les échanges de biens et de services, de toutes les collaborations, de tous les projets - pivot indispensable depuis l'interdiction du commerce et de la monnaie. Arken s'identifia, et prit connaissance d'abord des messages qui lui étaient adressés. Remerciements, demandes diverses, simples nouvelles échangées. Son rôle de Donneur le mettait en contact avec beaucoup de gens, et il aimait chaque matin ce rituel, qui lui faisait ressentir profondément sa participation à un corps social. Lorsqu'il avait l'âge du Bâtir, cette interconnexion avait moins d'importance, car son œuvre - le développement de programmes informatiques pour le Réseau Global - tenait presque toute la place dans sa vie. Mais depuis qu'il était Donneur, c'est-à-dire depuis une cinquantaine d'années, il avait cette humilité, cette disponibilité qui le rendait ouvert aux

échanges. Les âges de la Vie lui avaient apporté, comme les saisons, des moissons variées, et chacun avait sa couleur et son parfum particulier. L'âge du Devenir, plein des joies austères de l'apprentissage. L'âge du Jouir, merveilleux et intense, où les voyages et l'oisiveté avaient empli son esprit d'inoubliables sensations. L'âge du Bâtir, dans la vive lumière de la frénésie créatrice. Et enfin, la douce saison du don, où le déclin et l'oubli de soi s'accompagnaient d'une apaisante ouverture aux autres...

Arken se tança intérieurement, conscient de ce que son esprit, malgré la pilule rouge, avait de plus en plus tendance à digresser. Il déroula l'onglet des « besoins de services », et survola rapidement les demandes. Il n'y en avait pas d'urgentes, ce matin - les seules qu'il était obligé de traiter aussitôt qu'il en avait connaissance. Certains Donneurs se spécialisaient dans certains services, qui leur convenaient, comme la cuisine, la garde des enfants ou l'accompagnement psychologique. D'autres, comme Arken, préféraient varier les tâches en fonction de leurs humeurs. Une annonce retint son attention : celle d'une jeune femme dans un quartier voisin, qui souhaitait une médiation pour un conflit avec une adolescente nommée Mayandra. Il s'inscrivit sans tarder, mémorisa l'adresse, vit que Nelsa était déjà partie et se dirigea vers la salle des Commensaux afin de la retrouver. Il n'eut pas de difficulté : elle avait amené de quoi manger pour eux deux dans leur salle favorite, où s'étalait au mur un grand tableau abstrait qu'ils aimaient particulièrement.

- Nelsa, Nelsa, ta beauté éclipse aujourd'hui même les beautés de l'art...

La vieillard avait la peau si fine et si douce qu'elle paraissait toujours sur le point de se déchirer lorsqu'elle se mettait à rire. Elle était comme une superbe robe de soie que l'on a longtemps portée et chérie entre toutes, et qui demeure, dans sa gloire fanée, d'une improbable élégance. Elle était ridée et comme rétrécie par son grand âge, mais une vitalité surprenante émanait de toute sa personne, et singulièrement de ses yeux vifs et bleus.

- Vieux grigou, gloussa-t-elle. Tu n'as pas honte ? Flirter avec une jeune femme de 40 ans ta cadette ?
- 96 ans, murmura-t-il avec une emphase comique. La fleur de l'âge ! Le sommet de la maturité pour une femme... Toi au printemps, moi en hiver...

Elle rit de bon coeur.

- Nous sommes deux vieilles ruines, Arken, il n'y en a pas un pour racheter l'autre.
- Tss, protesta-t-il en hochant la tête. Billevesées. Coquetterie féminine. Tu vas à la pêche aux compliments, Nelsa, et tu sais bien que je vais me laisser prendre, car je suis ton humble esclave...
- Te rendras-tu à l'agora, ce soir ? On y discute un point important de l'aménage...
- Oh, Nelsa, par pitié...
- Quoi ?
- L'un des privilèges de mon grand âge, c'est d'avoir enfin le droit de me désintéresser de la politique locale... La gouvernance en réseau fonctionne très bien sans moi. Il y a un temps pour tout.

Il allait ajouter une remarque ironique sur le repas lorsqu'il devint soudain très pâle. Ses oreilles se mirent à bourdonner, une sueur froide l'envahit.

- Arken ?demanda Nelsa, inquiète.

Mais le malaise reflua déjà, et, la tête plus claire, Arken repoussa son assiette.

- Ce n'est rien - je crois que j'ai juste eu une grosse frayeur.
- Une frayeur ?
- A l'idée de manger le ragoût d'Esteben...

Les yeux bleus et vifs de Nelsa s'arrondirent de surprise, puis elle se mit à rire à nouveau, et, l'espace d'un instant, la vieillesse s'envola de ses traits comme un voile de brume qui se dissipe, et il retrouva le charmant visage de la maîtresse qu'il avait étreinte, et adorée, soixante ans auparavant.

@ @ @ @ @

Mayandra était un peu essoufflée, mais son acte de violence l'avait ramenée au calme. Elle observait, stuporeuse, les débris de la sculpture, avec une telle fixité qu'elle ne vit pas même sa mère sortir précipitamment de la maison.

Les éclats du marbre avaient explosé partout - certains blocs encore reconnaissables, d'autres informes, coupants, ou presque pulvérisés. Mayandra se demanda si sa mère avait songé à prendre une photographie de son oeuvre, et elle espéra qu'elle l'avait fait. Parce que quatre mois de travail avaient été anéantis en un seul bref instant de colère. Elle saisit un morceau de marbre, de la taille d'une main, qui présentait encore sa courbe gracieuse et polie. Sa mère était l'un des chefs de file du courant élémentaliste; la communauté lui devait ses plus beaux ornements architecturaux, et trois statues colossales. Certaines de ses oeuvres avaient même été échangées avec d'autres communautés, et gagné une renommée intercommunautaire. L'oeuvre qu'elle venait de réduire à néant avait été une sorte de colonne, non pas pleine, mais ajourée, comme si elle se composait de plusieurs filets d'eau rejoignant une vasque. Sa mère, par une magie d'art - et ses nano-instruments - parvenait à rendre liquides les matériaux les plus lourds, et ses mains ruisselaient de coulées de marbre, de cascades de bronze, de fontaines de bois. Les bâtiments ornés par ses soins paraissaient des châteaux d'écume; ils défiaient la pesanteur et la physique.

Elle fut tirée de sa contemplation désolée par le pas un peu trainant d'un très vieil homme, à qui elle trouva le teint cireux.

- Qui êtes-vous ? demanda-t-elle d'une voix éteinte.

- Je m'appelle Arken, et je suis venu proposer mon aide... Il semblerait que quelque chose d'extraordinaire se soit produit ici...

- Oui, dit-elle. J'ai cassé une sculpture de ma mère.
- Volontairement.
- Oui, volontairement.

Arken acquiesca.

- Tu devrais peut-être commencer par tout nettoyer, dit-il. Moi, je vais t'attendre dans ce fauteuil.

Mayandra sentit sa colère sur le point de remonter à la surface, puis elle observa Arken. Il n'avait pas l'air de la juger, mais seulement de savoir ce qu'il convenait de faire, et cela la rassura quelque peu. Elle s'exécuta donc, sans oser prendre la parole.

- Quel âge as-tu ?
- J'ai l'âge du Devenir.
- Et ton âge précis ?
- Seize ans.
- Seize ans ! Laisse-moi calculer... J'avais 123 ans quand tu as ouvert les yeux sur le monde.

Mayandra hésitait sur ce qu'il convenait de dire, mais Arken ne semblait pas pressé. Elle finit par prendre la parole.

- J'ai ressenti une grande révolte contre ma mère, et contre les usages. Je ne sais pas encore quelle sera mon oeuvre, je ne peux donc pas sortir de l'âge du Devenir. Et pourtant... la discipline et l'apprentissage me pèsent, et j'aspire à l'âge du Jour.
- Oui, oui, dit Arken d'un ton neutre. Ce que tu décris est typique de la seconde période du Devenir. On est amoureux, on a envie de voyager, d'être libre. Mais il faut s'astreindre encore, parfois plusieurs années.
- Apprendre me prend tout mon temps.
- Tu es à l'âge du Devenir; ton temps est un temps de construction. Apprendre te construit.

- Je sais, je sais, dit-elle, découragée. Mais je n'ai pas envie. Mes désirs me dépassent.
- Tu n'as pas encore fait ton entrée dans le Ca, je suppose ?
- Non, et ce n'est pas ce dont j'ai envie.
- On ne fait pas toujours ce qu'on a envie, ma petite. Tes pulsions sont compréhensibles. Même ta colère, même ton envie de détruire l'oeuvre de ta mère. Je les accepte.

Mayandra le regardait, surprise, attendant le « mais » qui, pourtant, n'arriva pas.

- Les pulsions ne sont ni bonnes ni mauvaises. Elles existent, elles sont là, comme des crocodiles dans une rivière où l'on doit naviguer. On ne doit pas nier leur existence. On ne doit pas nier non plus leur dangerosité. On doit composer avec elles, et surtout - surtout - on ne doit pas se faire manger.

Mayandra restait songeuse.

- Il paraît que c'est très douloureux, de se faire manger par un crocodile, ajouta le vieil homme avec un clin d'oeil. Et toi, aujourd'hui, tu as donné le pouvoir à un crocodile, c'est une chose stupide et destructrice que tu ne dois pas refaire. Tu ne voulais pas détruire l'oeuvre de ta mère.
- Non, dit Mayandra d'un air désolé.
- Veux-tu apprendre comment apprivoiser et dominer tes crocodiles, Mayandra ?
- Oui, dit-elle.
- C'est aussi un apprentissage que l'on doit faire pendant le Devenir, ma petite. Tu ne pourras entrer dans l'âge du Jouir que lorsqu'ils t'obéiront au doigt et à l'oeil.

Mayandra eut un soupir proche du sanglot.

- C'est trop dur, dit-elle.
- Mais non, voyons. Le Ca est un endroit fabuleux, qui va ajouter une nouvelle dimension à ton existence, et te donner un pouvoir extraordinaire : le pouvoir sur toi-même. Suis-moi, nous allons faire passer à ces crocodiles un mauvais quart d'heure !

Il s'était levé assez lestement pour son âge, et Mayandra, incertaine, le suivit.

Le Ca occupait une place centrale et souterraine de la communauté; on y accédait par différents escaliers, les uns solennels et froids comme des marches d'église, d'autres si délicatement ornés qu'ils paraissaient être des passerelles de féerie, d'autres enfin, étroits et sombres, versant jusqu'en bas leur marbre noir. Le complexe souterrain en lui-même était immense, et se composait de différentes salles et galeries. Si la décoration urbaine était aérienne et harmonieuse à la surface, elle était dans ces entrailles obscures frappée de dissonance et de difformité; non sans garder une beauté sauvage, brutale, qui ensorcela les yeux de Mayandra.

Il y avait peu de personnes, en bas. Les gens venaient ici pour résoudre leurs problèmes personnels et socialisaient peu; de même que l'art qui imprégnait les lieux, les règles sociales avaient subi en descendant d'un niveau une indéfinissable altération. Il n'y avait rien d'inquiétant, rien qui fit redouter le crime - mais quelque chose de plus libre et de plus brut. Arken regardait attentivement le visage de sa jeune protégée, et lisait sur ses traits expressifs la progression de la surprise, ainsi que d'une forme de terreur sacrée.

- Cet endroit ne me met pas à l'aise, dit-elle.

- Veux-tu remonter à la surface ?

Elle garda les yeux posés sur le rassurant visage d'Arken.

- Non. Je veux savoir.

- Alors nous devons entrer dans une salle d'immersion virtuelle.

- Que va-t-il m'arriver ?

- En vrai ? Absolument rien. Mais dans le monde virtuel... tout ce qu'il te plaira d'imaginer.

Il l'entraîna avec douceur derrière une porte, sur laquelle la jeune fille ne put s'empêcher de remarquer un bas-relief fascinant, représentant un monstre ailé. Arken referma ensuite la porte derrière eux, les plongeant dans une pénombre épaisse.

- Pourquoi n'y a-t-il pas de lumière ? demanda-t-elle.

- Parce que tu n'auras pas besoin de tes yeux. Installe-toi là, sur les marques phosphorescentes que tu vois au sol. Elles indiquent l'emplacement où la machine va scanner ton corps et envoyer les ondes dans ton cerveau. C'est un mécanisme complexe, de réception et d'émission d'informations cérébrales. Lorsque tu bougeras, la machine comprendra ton mouvement et modifiera l'environnement virtuel en conséquence. Tu auras l'impression de te déplacer, d'attraper des objets, de les voir, de les sentir, d'entendre des gens. Mais tout cela sera virtuel. Moi, je vais rester à côté de toi, et je te verrai simplement t'agiter sur cette plate-forme, et j'entendrai peut-être aussi le son de ta voix. Maintenant, écoute-moi bien : je vais te demander de briser à nouveau cette statue de ta mère. En y prenant tout le plaisir que tu peux. Quand tu auras fini, fais un pas sur le côté, et le monde imaginaire s'éteindra.

Mayandra s'avança anxieusement vers les marques phosphorescentes, et quelque chose se déclencha : un rayonnement diffus l'entoura, un bourdonnement se fit entendre. Mais Mayandra ne le remarqua pas; son cerveau venait d'être interconnecté avec autre chose; et cette sensation étrange et déstabilisante lui donnait un léger vertige. Elle s'y habituerait, sans doute. Elle se mit à penser à sa mère et aussitôt la silhouette de sa mère apparut devant elle. Elle était habillée et coiffée exactement comme ce matin. Le lieu où elles se tenaient était cependant indistinct, comme flou, et elle imagina aussitôt la salle commune de leur maison. La configuration générale apparut presque aussitôt, mais il lui fallut du temps pour recréer les détails; les objets d'art, la qualité matinale de la lumière, le parfum de terre mouillée qui montait de la fenêtre ouverte. La statue était là, intacte, superbe jaillissement de marbre qui paraissait couler, déborder, éclabousser comme une eau.

- J'en ai assez de l'âge du Devenir, dit-elle fermement en regardant sa mère en face.
- L'âge du Jouir est encore bien loin de toi, pourtant, tu n'as pas fini de te découvrir. A quelle oeuvre veux-tu consacrer ta vie ?
- Je ne sais pas encore.

- Veux-tu suivre mes traces et devenir sculpteur, comme moi ?

Mayandra imagina alors un grand marteau dans sa main, et elle en fut pourvue immédiatement.

- Ton oeuvre ne vaut rien ! hurla-t-elle, et elle asséna avec le marteau un coup herculéen sur la statue. C'était un coup surnaturel, d'une puissance presque divine, qui lui fit ressentir une sensation de puissance infinie. Elle tenait le marteau de guerre, la foudre des dieux. Et ce coup brisa tout dans un tonnerre libérateur. Elle s'amusa alors à casser d'autres statues - toutes celles qu'elle pouvait se rappeler, et imaginer, qui surgissaient devant son marteau une à une pour la destruction finale. Et lorsqu'elle eut éteint sa fureur, elle sentit en elle un grand vide, un grand repos, et s'aperçut qu'elle était essoufflée. Elle repensa à Arken, et fit un pas sur sa droite.

Tout s'éteignit - l'espace, le marteau, les débris, sa mère. Elle était seule, dans la pénombre, avec Arken, et son souffle lui revenait peu à peu.

- Et voilà, dit-il. Tes pulsions ne sont pas mauvaises. C'est leur réalisation qui l'est. Tu as le droit, et même le devoir, de les laisser s'exprimer ici. C'est la fonction du Ca.

Mayandra paraissait apaisée.

- Qu'allons-nous faire maintenant ? demanda-t-elle, en remontant les marches de l'escalier de marbre noir.
- As-tu encore besoin de moi ?
- Je ne sais pas...
- Qu'as-tu appris ?
- Qu'il faut nourrir ses crocodiles avant qu'ils ne se nourrissent de vous.

Arken rit de bon coeur.

- Tu es une sage briseuse de statues, Mayandra. Je pense que ta mère te pardonnera ta destruction. As-tu d'autres questions ?
- Je suis amoureuse, dit-elle. Pour ces pulsions là...

- Tu n'as nul besoin du Ca. Vis tes désirs, lorsqu'ils ne blessent personne. Le Ca est réservé aux pulsions violentes, ou morbides, qui hantent parfois les hommes.
- Ne dois-je pas attendre l'âge du Jouir ?
- Non, tu te méprends sur la notion de jouissance...L'âge du Jouir est l'âge où le seul souci est la recherche du bonheur, de la beauté, du plaisir. Cela ne veut pas dire qu'il n'est pas de jouissance dans les autres âges - cela veut seulement dire que les autres âges comportent des devoirs prioritaires... Et le tien, pour l'instant, est de te perfectionner et de trouver ton Oeuvre.
- Mayandra paraissait beaucoup plus jolie que lorsqu'il l'avait trouvée chez elle devant les débris de la statue. Arken s'inclina profondément pour prendre congé.
- Au-revoir, Mayandra, veille bien sur tes crocodiles...
- Au-revoir, Arken, et merci.

Lorsque la jeune fille eut disparu au coin de la rue, Arken hésita, puis fit demi-tour. Cela faisait plus d'un siècle qu'il utilisait la machine, et cette activité, qu'il avait d'abord utilisée pour gérer ses pulsions, était devenue au fil du temps presque comme un art. Il revint dans la salle qu'ils venaient de quitter, s'installa sur les marques phosphorescentes, et débrida son imagination, comme on lâche un cheval assoiffé d'espace. Il l'avait fait tant de fois que sa volonté n'intervenait presque plus; il se laissait aller, dans un état à-demi conscient, dans ce flamboyant rêve éveillé. D'abord, la sensation d'un sang jeune et bouillonnant dans ses veines, et celle de sa force, de sa santé éclatante. Arken regarda ses mains, son corps, et rit de le voir si lisse et si rayonnant. Puis, le décor se mit à tournoyer, et les éléments favoris d'Arken se disposèrent presque d'eux-mêmes. Une forêt, avec la lumière verte coupée d'ombre, mouvante, et presque palpable sous la dentelle des branchages. Sur sa droite, une petite cascade, au clapotement apaisant, tombant dans une vasque d'émeraude, des fleurs sauvages, des roches couvertes de mousse. Et puis, sur sa gauche, un temple d'une religion inconnue et antique - des bas-

reliefs, des statues - de petits singes inoffensifs courant dans les arbres, et, derrière, en contrebas, la mer... Arken s'arrêta un instant pour contempler son paysage imaginaire, et y ajouta peu à peu des miracles. Au-dessus de l'horizon marin, de grands mammifères volants, au vol lent et majestueux, faisaient une sorte de parade. Des poissons aux couleurs éclatantes sortaient de l'eau pour flotter quelques instants avant de replonger. Des oiseaux aux formes inconnues rasaient le sol. Toute la nature se mettait soudain à bruisser et s'animait de formes de vie inouïes; des fleurs de glace et de porcelaine, des insectes dont les ailes subtiles, aux transparences irisées, produisaient une musique céleste, des grenouilles marchant sur l'eau, des elfes minuscules, aux vêtements somptueux, qui s'effarouchaient dans le sous-bois. Et puis, il fit tomber une pluie - une pluie de perles d'eau, de bulles légères, qui tombait avec une telle lenteur que le temps semblait suspendu dans la grâce.

Près de lui, une présence amie troublait son vieux coeur d'un émoi adolescent - Nelsa, miraculeusement rendue à la beauté de ses trente ans, Nelsa dont il pouvait se rappeler et imaginer avec une précision d'artiste les moindres frissons, les caresses les plus délicates, les soupirs audibles par lui-seul... Il plongea, enivré, dans le corps parfumé de sa maîtresse, oublieux des artifices de sa mémoire et de son imagination, sans plus penser à rien d'autre.

@@@@@

Le jour commençait à tomber lorsqu'il sortit du Ca, et une faim légère le rappelait à la réalité. « Vis tes désirs », avait-il dit à Mayandra. « Le Ca est réservé aux pulsions violentes, ou morbides ». Ne venait-il pas de faire tout le contraire ? Et pourtant... une fillette de l'âge du Devenir pouvait-elle, devait-elle comprendre les impuissances et les pudeurs d'un centenaire ?

Il décida finalement de se rendre à l'agora, en partie pour voir Nelsa, en partie pour manger quelque chose - car les participants à la vie publique étaient toujours choyés, et le

buffet de l'agora brillait par la qualité de sa gastronomie. L'agora était un vaste préau, soutenu par une forêt de colonnes, dont l'acoustique se prêtait bien aux discussions publiques. Des sièges assez nombreux étaient placés autour des tribunes. Les débats sur l'aménagement des terrains disponibles allaient bon train quand il pénétra dans le bâtiment. Il ne les écouta que d'une oreille distraite, fatigué à l'avance par les circonlocutions et la rhétorique habituelles du lieu. Nelsa était assise là, vibrante d'intérêt. Arken alla prendre de la nourriture au buffet avant de venir s'asseoir près d'elle. Elle fit mine de ne pas le voir jusqu'à ce qu'il l'embrassât dans le cou, ce qui fit rougir sa peau usée.

- Je viens de passer une heure merveilleuse avec toi.
- Dans le Ca ?
- Peu importe. Je voulais te remercier - parce que sans toi, vivante, sans notre vraie histoire, cette heure n'aurait pas été aussi merveilleuse.

Nelsa eut un voile dans le regard, comme si elle aussi regardait derrière elle, dans le passé qu'il lui murmurait à l'oreille. Ses yeux bleus furent un instant moins vifs, plus langoureux.

- Nous sommes toujours ce que nous avons été, n'est-ce pas ? lui demanda-t-elle dans un sourire.
- Et nous ne cesserons jamais de l'être, ajouta-t-il.
- L'avenir n'a pas autant d'importance qu'on le croit, alors...

Arken l'embrassa à nouveau, sur la main cette fois - une main si légère et qui semblait si poreuse qu'il eut peur de la briser avec ses lèvres.

- Tu es en avance, ma chère Nelsa. Je n'ai compris ça qu'il y a quelques années...
- Les filles sont plus mûres que les garçons, dit-elle malicieusement.

Les débats avaient repris avec plus d'intensité, et l'attention de Nelsa fut à nouveau captée par les orateurs. Arken se sentait un peu las, et décida d'en profiter pour se sauver

sans dire au-revoir - il aimait se figurer la tête de Nelsa lorsqu'elle s'apercevrait qu'il était parti, ses yeux bleus s'arrondissant de manière comique. Elle était restée si expressive... Il se glissa donc dehors, non sans emporter un petit pain à la cannelle au passage, et marcha doucement jusqu'à sa maison, autant pour humer la fraîcheur de la nuit que pour ménager ses jambes qui commençaient à demander grâce. Il était encore tôt, mais la journée avait été bien remplie, et le sommeil ne se ferait pas attendre.

Arrivé au seuil de sa porte, il eut un bref étouffement, et se décida à utiliser son laboratoire portatif sans attendre le lendemain. La même pique indolore, la même pilule rouge, les mêmes affichages sur l'écran qu'il ne voulut pas regarder... Il respira un peu mieux, et se coucha dans son lit, bien aise de se glisser dans ses draps propres, de se laisser aller au moelleux incomparable du matelas. Avant de s'endormir, il se promena dans sa mémoire, qui était vaste, belle, et pleine de recoins secrets. Puis il eut une pensée pour la jeune Mayandra et songea qu'elle deviendrait sûrement une femme intéressante.

Enfin, dans les senteurs végétales qui montaient par sa fenêtre ouverte, dans la paix profonde de sa mémoire, dans la nuit bienfaisante, heureux, il mourut.